

Poush, le premier incubateur d'artistes à Clichy : labo et tremplin génial, une initiative à développer



D'un côté, des artistes sans atelier. De l'autre, des promoteurs qui, en ces temps de crise de l'immobilier de bureau que n'arrange pas le Covid, ne savent pas trop quoi faire de leurs immeubles vides. Et si on les faisait se rencontrer ? Poush l'a fait à Clichy, et tout le monde est content.

De chaque côté des larges baies qui regardent vers Montmartre et le Sacré-Cœur, Charles Hascoët a accroché ses huiles : les déclinaisons d'un chat blanc, des visages, des scènes oniriques. Il est l'un des premiers artistes à s'être installés, en février dernier, dans cette tour austère de seize étages des années 1970 située à Clichy, au-dessus du périphérique. Intitulé Poush, le projet dont il a bénéficié propose à cent soixante-dix artistes français et internationaux d'occuper provisoirement ces anciens bureaux avant qu'ils ne soient détruits.

« *Aux Beaux-Arts, on est bichonnés, on a de la place, du confort... Quand on sort de l'école, sans un rond, c'est presque impossible de trouver un atelier à Paris* », raconte le peintre, diplômé il y a six ans. La capitale, et ses loyers trop chers, ne se montre pas très hospitalière pour les artistes, et les maintient souvent dans la précarité. Leurs revenus instables sont peu compatibles avec les augmentations constantes du prix de l'immobilier, quand ce ne sont pas les voisins qui se plaignent du bruit, des odeurs, des horaires... Il existe bien des ateliers-logements gérés par la Direction régionale des Affaires culturelles, mais ils sont peu nombreux et leur obtention est extrêmement difficile. « *Le taux de roulement est très faible*, dénonce Jocelyn Wolff, gérant de la galerie du même nom à Romainville (93). *Ces logements sont trop souvent occupés par des artistes à la retraite qui ne sont plus au cœur de la recherche plastique ou d'autres qui vivent à l'étranger et gardent ce lieu comme pied-à-terre.* »

En réponse à la rareté de l'offre, des associations comme le 6b, à Saint-Denis, ou des établissements publics comme les Ateliers Médicis, à la limite entre Clichy-sous-bois et Montfermeil, organisent des résidences. Les ateliers Médicis attendent aussi la construction — prévue pour 2025 — d'un espace de 5 à 6 000 mètres carrés capable d'accueillir des créateurs de façon permanente. Et puis il y a Poush, le « *premier incubateur d'artistes* », géré par Manifesto, une agence de conseil et de production dans le secteur culturel. Son projet, à Clichy : permettre à des artistes d'occuper sept étages d'une tour administrée par Sogelym Dixence, pour les reconverter en espaces de travail à usage privatif contre quelques garanties. Les locaux sont mis à leur disposition en échange d'un loyer mensuel de 11 euros du mètre carré et d'un supplément selon l'étage occupé. Les artistes sont ravis, mais le propriétaire encore plus : il y gagne une image positive et valorisante, et l'assurance que son bâtiment dont il ne sait pas trop quoi faire ne sera pas squatté.

« *Cet endroit est fantastique !*, s'enthousiasme Charles Hascoët en ouvrant la porte du petit stockage qui jouxte son atelier de 28 mètres carrés qu'il paie 457 euros. *Il y a de la lumière dans tous les sens, l'espace est fonctionnel, j'ai pu enlever la moquette pour me réapproprier le lieu, les toilettes sont entretenues et surtout c'est chauffé !* » Le peintre a de mauvais souvenirs d'hivers passés dans un squat, avant de trouver un minuscule atelier de 17 mètres carrés au fond d'une cour dans le 16^e arrondissement qu'il a pu quitter pour venir à Clichy.

« *J'ai un espace à moi et je profite d'une énergie déployée par les échanges et les projets communs avec mes voisins de palier.* » Une tête apparaît alors par le cadre de la porte : « *Charles, t'es toujours partant pour qu'on parle tout à l'heure du projet de lancement de radio dans la tour ?* » Dans le couloir, un autre, désarmé, cherche « *le "fameux chariot", celui-que-tout-le-monde-cherche-toujours* ». Ça grouille dans les locaux ; un hall s'est fait salle de boxe et les anciennes douches risquent de devenir des chambres noires. Plus loin, un salon, renommé la Bodega, offre quelques canapés pour se relaxer, un bar pour déguster son repas.

« *Dans une période où il n'est pas évident de bosser sereinement, Poush est un tremplin pour développer mon réseau et ma visibilité* », explique Maya-Inès Touam. Cette photographe et plasticienne a été sélectionnée lors d'un deuxième appel à candidature qui a retenu quatre-vingt-dix dossiers sur quatre cents l'été dernier. Elle occupait jusqu'alors une ancienne boucherie reconvertie en atelier de 25 mètres carrés dans le 20^e arrondissement qu'elle payait 800 euros par mois. « *Je devais allumer la lumière dès 11 h du matin, et de toute façon avec la crise, je ne pouvais plus payer un tel loyer* », précise-elle. Dans son nouvel espace de 40 mètres carrés de 500 euros mensuels, elle dispose désormais d'assez de recul pour faire ses prises de vue et d'une place suffisante pour créer ses décors de nature morte, réaliser ses propres cadres et effectuer sa post-production dans un petit bureau installé à l'arrière de la pièce.

Des rencontres avec le public et les professionnels — dans le respect des règles sanitaires — étaient régulièrement organisées jusqu'au reconfinement du 30 octobre. Poush dispose de réseaux denses. Parmi eux, celui des Beaux-Arts de Paris dont sont issus Charles, mais aussi Maya. La photographe va jusqu'à appeler Poush « *l'école* », en raison du nombre d'anciens élèves présents entre ses murs. Cependant, la directrice générale de Manifesto, Laure Colliex, l'assure : « *Les critères de sélection tiennent compte du parcours, de la qualité artistique, des travaux en cours, et aussi de l'envie de participer à une aventure collective.* »

« *Cette initiative est géniale, pas chère, bien située, offrant une très belle visibilité, mais elle reproduit les inégalités en cultivant un certain entre-soi* », pense la peintre Juliette Lemontey. Cette dernière a postulé — sans succès — à l'appel à candidature cet été, dans l'espoir de développer ses contacts.

« C'est ce qui est le plus difficile pour les artistes qui s'installent à Paris, poursuit cette plasticienne, dont les œuvres s'étendent sur de grands draps récupérés. Je suis arrivée de Grenoble en 2012 en ne connaissant personne. J'ai eu beaucoup de mal à m'implanter et j'ai dû travailler d'abord de chez moi car je n'ai pas trouvé d'atelier. C'était horrible ! J'invitais des galeristes à passer dans mon salon, mais le lieu n'aidait ni à mettre en avant le dynamisme de mon travail ni à asseoir ma légitimité. »

Pour le moment, cette artiste est installée dans l'un des sites de la coopérative d'urbanisme transitoire Plateau Urbain, rue Laffitte, en plein centre de Paris, qui met à disposition des espaces vacants pour des acteurs culturels, associatifs et de l'économie sociale et solidaire. Mais comme Maya et Charles, Juliette devra partir dans quelques mois. L'aspect éphémère est le plus gros défaut de ces tiers lieux. Poush n'est qu'un laboratoire censé prendre fin en juillet prochain, même si Manifesto espère trouver un lieu d'implantation pérenne à Saint-Denis pour 2023. Juliette, elle, devait quitter les lieux en juin dernier après onze mois sur place. Le propriétaire a fait un avenant au contrat jusqu'à début décembre et promet un nouveau prolongement jusqu'à fin février. Dans ce contexte de Covid, de développement du télétravail et de reconfinement, construire de nouveaux bureaux n'est pas une priorité pour les promoteurs. Mais après ? *« Je ne veux même pas y penser »*, souffle-t-elle.